

1.

Québec, 14 août 1932

LE cœur du quartier Saint-Sauveur battait lentement, ralenti par la chaleur écrasante de cette fin d'après-midi. La nature semblait engourdie dans la douce atmosphère cotonneuse, alors qu'un infime souffle de vent n'arrivait pas à agiter les feuilles des arbres. La tête appuyée sur la poitrine, les pigeons roucoulaient, l'œil toujours aux aguets afin de s'emparer de la moindre nourriture qui pourrait apparaître dans leur champ de vision.

Bras dessus, bras dessous, des couples de tous les âges arpentaient la rue Saint-Vallier, saluant au passage les autres promeneurs. Tout endimanchés, ils arboraient leurs plus beaux vêtements, dont la plupart révélaient leurs divers usages. Malgré les temps difficiles causés par la crise économique, les gens n'avaient pas perdu leur fierté. Certains hommes portaient avec élégance le trois-pièces, la chemise blanche à manches longues, la pochette, le chapeau, ainsi que les souliers vernis. La chaleur ne semblait pas les accabler.

Avec un brin de vanité, les femmes s'agrippaient au bras de leur compagnon. Elles-mêmes vêtues de leurs plus beaux atours, elles oubliaient un instant les jours incertains.

Souvent cousues à la main, leurs toilettes n'avaient rien à envier aux jolies robes du catalogue *Simpson Sears* dont elles s'inspiraient. Avec leurs jupes faites de tissus légers aux couleurs vives qui dénudaient une partie de leurs mollets, elles suivaient la mode.

La rue résonnait de la cacophonie familière du tramway glissant sur les rails, des sabots des chevaux frappant le macadam, du klaxon des voitures cherchant à se frayer un chemin.

Au coin de la rue Durocher, un groupe d'enfants s'amusaient. Les filles jouaient à la marelle, alors que, de leur côté, munis de bâtons et nullement incommodés par le soleil qui leur cuisait la peau, les garçons couraient dans tous les sens en tentant de frapper sur une balle; de vieilles boîtes de carton faisaient office de filet; un arbitre désigné par les deux équipes et reconnu pour son impartialité comptait scrupuleusement les buts. Assis sur les marches des perrons, les plus petits tenaient le rôle des spectateurs. Pour chaque balle poussée derrière le gardien, une ovation debout était de mise. On pouvait entendre les cris joyeux jusque dans la rue voisine.

Les maisons des ouvriers, qui avaient poussé les unes à côté des autres comme un long chapelet fait de bois et de briques, ne laissaient passer aucune brise rafraîchissante. Le haut clocher de l'église Saint-Sauveur, inspiré de celui de l'église de la Sainte-Trinité, à Paris, dévoilait sa splendeur dans un ciel bleu sans nuages. Tout en accomplissant humblement leurs dévotions, quelques fidèles profitaient de la bienfaisante fraîcheur qui régnait à l'intérieur du temple de Dieu.

Un peu plus loin, aux limites du quartier, le parc Victoria

procurait une aire de repos et de verdure aux résidants. Situé aux abords de la rivière Saint-Charles, ce magnifique terrain offert à la ville de Québec par les augustines de l'Hôpital général se voulait un lieu de rassemblement. L'ambiance était, ce dimanche-là, particulièrement animée. Malgré la misère et le chômage qui affectaient de plus en plus de familles, les quelques heures volées au triste quotidien permettaient à ces gens d'oublier leurs malheurs et leurs ennuis en profitant avec leurs voisins d'un moment de détente bien mérité. Plusieurs d'entre eux, accompagnés de leurs enfants, pique-niquaient joyeusement sur l'herbe.

Un jeune couple avançait lentement en discutant; une aura de bonheur l'enveloppait. Alors que la femme poussait un landau, l'homme tenait un petit garçon par la main. Grand et mince, il portait un pantalon gris et une chemise blanche dont il avait roulé les manches jusqu'au coude. Son regard perçant, aussi noir que le charbon, s'illuminait lorsqu'il le posait sur la femme qui marchait à ses côtés. Vêtue d'une simple jupe de coton froissé et d'une blouse d'un vert fané par les nombreux lavages, sa compagne ne perdait rien de son élégance du fait de sa mise modeste. Sa démarche souple s'harmonisait parfaitement avec son corps élancé et sa taille mince. Ses cheveux blonds, légèrement bouclés, étaient retenus vers l'arrière par un foulard assorti à la couleur de son corsage. Ses yeux bleus pailletés de minuscules points dorés reflétaient tout l'amour qu'elle éprouvait pour son époux.

Soudain, le jeune garçon poussa un cri en désignant un canard qui nageait paresseusement sur la rivière. Il lâcha la main de son père et se mit à courir vers l'oiseau qui, apeuré, s'envola dans un vigoureux battement d'ailes. Dépité, l'enfant leva les yeux vers sa mère.

— Pourquoi il est parti? Je voulais jouer avec lui!

Sa maman éclata de rire.

— Parce que les oiseaux ne sont pas des jouets, mon chéri!
Viens, nous allons trouver un endroit pour nous asseoir.

En même temps, elle lui offrit un biscuit en forme de feuille d'érable qu'elle sortit du sac qu'elle portait en bandoulière. L'enfant s'empressa d'y mordre à pleines dents.

— Merci, maman! dit-il, la bouche pleine.

Il repartit en gambadant, sa déception déjà oubliée.

L'homme désigna un banc libre un peu plus loin. De son bras, il entoura amoureusement la taille de sa femme et déposa un léger baiser dans son cou.

— Viens, nous allons nous reposer un peu avant de retourner à la maison.

Ne voyant plus son fils, il appela d'une voix forte :

— Pierre! Reviens près de nous! Tout de suite!

Un rire enfantin lui répondit. Vivement, il se retourna. Le gamin se tenait juste derrière lui. Il l'attrapa et l'installa sur ses épaules. Faisant fi des gens autour, il se mit à courir en hurlant comme un Iroquois sur le sentier de la guerre. Florence riait à gorge déployée. Sa course terminée, Louis se laissa choir sur le banc à côté de sa femme. Il déposa Pierre par terre, puis demanda, tout essoufflé :

— Aurais-tu un biscuit pour moi? Je sens mes forces m'abandonner.

Il fit mine de s'évanouir. Florence s'empressa d'acquiescer à sa demande. Ensemble, ils croquèrent dans la petite merveille sucrée.

Lentement, ils reprirent le chemin de la maison. Le bébé, dans le landau, émit un léger grognement. L'heure de la tétée approchait. Florence se tourna vers Louis; son

sourire le fit chavirer. Une miette de biscuit était demeurée accrochée à la commissure de ses lèvres. Avec amour, il se pencha sur son visage et, d'un léger coup de langue, il s'empara du petit morceau de biscuit. La jeune femme lui fit une moue offusquée. À son tour, elle le taquina en lui enlevant sa casquette.

Serrés l'un contre l'autre, amoureux depuis le premier jour, Florence et Louis rentrèrent chez eux sans se douter le moins du monde de ce que le sort leur réservait.



Cette nuit-là pendant, que toute la ville se reposait, enveloppée par la lueur diaphane de la pleine lune, un ennemi mortel se préparait à accomplir son œuvre maléfique. Bien caché, silencieux et sournois, il attendait son heure. Il avait vu toute la maisonnée aller se coucher et, une fois tout le monde endormi, il s'apprêta à frapper. Discrètement, sans bruit, il étendit ses longs tentacules brûlants sur le plancher de la cuisine, se dirigea lentement vers la chambre de l'enfant et s'engouffra par la porte entrouverte. Plus il avançait, plus il grandissait. Il s'approcha du lit du petit garçon endormi et lécha la couverture avec de plus en plus d'avidité.

La fumée qu'il dégageait réveilla brusquement Louis, qui dormait dans la chambre au bout du couloir. D'un bond, il sauta du lit en hurlant de toutes ses forces :

— Florence, réveille-toi ! Il y a le feu !

Il n'attendit pas que sa femme réagisse à son commandement. Il se précipita vers le berceau qui se trouvait de l'autre côté du lit, y attrapa le bébé et le cala sous son bras. D'une voix amplifiée par la panique, il ordonna à son épouse :

— Dépêche-toi! Je vais ouvrir la fenêtre et tu sauteras dans la cour. Je vais te donner Marie. Cours aussi loin que tu pourras.

Paralysée par la peur, Florence regardait son mari, les yeux agrandis par l'incompréhension. Figée sur place, elle n'arrivait pas à bouger. Louis lui prit la main et l'attira promptement à lui. Il lui mit le bébé dans les bras pendant qu'il ouvrait la fenêtre. Soudain, Florence hurla :

— Pierre! Où est Pierre?

Le visage déformé par l'angoisse, elle repoussa son mari qui tentait maintenant de la faire sortir par l'étroite ouverture. Envahi par un sentiment d'urgence, Louis la secoua avec force afin de la calmer.

— Écoute-moi bien, Florence, tu dois sortir d'ici au plus vite avec Marie. Moi, je vais aller chercher notre fils. Le temps presse!

À demi étouffé par la fumée, il avait de la difficulté à parler. Il poussa Florence dehors et s'élança vers la porte de la chambre. La poignée était brûlante. Les yeux brouillés par les larmes, il pénétra dans la fournaise, mais la chaleur intense qui régnait dans la pièce et les flammes qui embrasaient les murs le firent reculer. Il n'arrivait plus à respirer; ses poumons semblaient sur le point d'éclater. Il fit une autre tentative, mais, bien vite, il s'écroula par terre. Il ne réussirait jamais à atteindre le lit de son fils. L'enfant n'avait aucune issue pour s'échapper. Le monstre de feu allait le dévorer sans aucune pitié. Horrifié, incapable de voler au secours du petit Pierre, avec le peu de forces qu'il lui restait, Louis rampa vers la porte d'entrée. Ses vêtements s'enflammèrent au moment où il levait le bras pour saisir la poignée. Les membres endoloris, il s'évanouit.

Florence avait à peine eu le temps de s'éloigner du brasier lorsqu'elle entendit la sirène des pompiers. Quelques minutes plus tard, ils étaient sur place. Sans attendre, ils s'attaquèrent à l'impitoyable ennemi. Des flammes s'échappaient en rugissant des décombres et semblaient vouloir dévorer tout ce qui se trouvait alentour. La chaleur était suffocante et l'air était saturé d'une épaisse fumée noire. Son enfant dans les bras, elle demeurait pétrifiée sur place. Elle regardait l'enfer qui venait de refermer ses portes sur deux êtres qu'elle aimait plus que tout au monde. Soudain, elle s'élança vers l'incendie en hurlant.

— Louis, Pierre! Mon mari et mon fils sont restés dans la maison!

Des bras solides l'attrapèrent avant qu'elle ne commette l'irréparable. Elle essaya de se libérer en se débattant de toutes ses forces. L'enfant qu'elle serrait toujours contre elle se mit à pleurer. Le pompier qui venait de lui sauver la vie attendit qu'elle se calme; alors seulement il la relâcha. Il prit Marie et la confia à une voisine accourue sur les lieux.

Dans leur hâte de se rendre sur la scène du sinistre, les gens s'étaient à moitié vêtus; ils arrivaient de tous les côtés à la fois, certains pour se délecter du spectacle, d'autres pour offrir généreusement leur aide. Parmi eux se trouvait Victorin Dufour, propriétaire du magasin du même nom ayant pignon sur rue dans le quartier. Doté d'un physique imposant, il dominait d'une tête presque tous les hommes présents. Vêtu d'un pantalon fripé et d'une chemise enfilés précipitamment, les cheveux en bataille, il présentait résolument l'image d'un homme qui venait de sauter du lit sans prendre le temps de soigner son apparence.

Il s'agenouilla près de Florence qui, assise sur le sol, gre-

lottait sous sa mince robe de nuit. Elle semblait désorientée. Avec délicatesse, il lui entourra les épaules d'une couverture fournie par une bonne âme venue au secours des sinistrés. Il lui prit la main et, avec précaution, l'aida à se remettre sur pied. Elle le regarda comme s'il était invisible et qu'elle pouvait voir à travers lui. La détresse que reflétaient ses yeux le fit frissonner. Elle se mit à avancer comme une somnambule en tournant la tête de tous les côtés. Soudain, elle s'écria :

— Mon enfant! Mon bébé! Où est Marie?

Empêtrée dans la couverture qui avait glissé de ses épaules, elle tomba à genoux, pendant qu'un long sanglot lui déchirait la poitrine. La femme qui s'était chargée de Marie s'approcha lentement et lui présenta sa fille. Comme une louve qui retrouve son petit égaré, elle s'en empara en jetant un regard mauvais autour d'elle. L'enfant âgée de six mois à peine s'était rendormie dans les bras de sa protectrice. Un léger sourire illumina son visage d'ange lorsqu'elle reconnut le sein de sa mère.

Malgré le drame qui se déroulait autour d'eux, Victorin était fasciné par la beauté de la scène qui s'offrait à lui. Toujours à genoux, Florence se balançait lentement d'avant en arrière tout en fredonnant une douce mélodie. Elle s'était réfugiée hors du temps, loin de l'horrible réalité. Il ressentit tout à coup un besoin impérieux de la serrer dans ses bras et de la consoler.

Il l'aimait depuis le premier jour, depuis le moment où il l'avait aperçue qui entrait dans son magasin. Elle avait tout juste seize ans, mais elle possédait déjà tous les atouts qui rendent les femmes si belles et désirables. Le son de sa voix l'avait envoûté. Son sourire avait fait s'accélérer son pouls dangereusement. Lorsqu'elle avait levé son regard vers lui, le

bleu profond de ses yeux l'avait ensorcelé. Il venait de tomber amoureux pour la première fois de sa vie. Lui qui s'était juré de ne jamais se faire prendre aux charmes d'une demoiselle, il avait senti le piège de l'amour se refermer douloureusement sur lui, car il se doutait bien que cette merveilleuse créature ne serait jamais sienne.

Deux ans plus tard, elle épousait Louis Beaudet, son propre commis au magasin. Il n'était pas jaloux de son rival; il comprenait le choix de Florence. Louis était jeune et beau, alors que lui venait de franchir le cap de la trentaine, ce qui le plaçait maintenant aux yeux des gens dans la catégorie des vieux garçons. La gent féminine semblait pourtant apprécier sa compagnie. À quelques reprises, de très jolies femmes lui avaient fait les yeux doux, mais il ne s'était jamais montré intéressé. Il préférait passer ses soirées à lire ou à écouter d'envoûtantes symphonies au lieu de perdre son temps à bavarder. Pourtant, en entendant la voix débordante de gaieté de la jolie Florence, il s'était senti prêt à abandonner son égoïste quiétude pour se laisser bercer pendant des heures par cette merveilleuse musique.

Issu d'une famille de marchands, il continuait, à la suite de son père et de ses prédécesseurs, l'œuvre de l'aïeul arrivé à Québec en 1740 en se disant parfois avec un peu d'amertume qu'il était le dernier de la lignée. S'il n'avait pas d'enfant, l'héritage de son ancêtre disparaîtrait avec lui.

Il était reconnu pour sa générosité proverbiale. Les temps étaient durs et souvent les gens n'avaient pas suffisamment d'argent pour payer leurs achats; Victorin leur faisait crédit en attendant la prochaine paye, qui ne venait pas toujours. On ne lui connaissait aucun ennemi. Il était au contraire aimé et apprécié de tous.

Même si Florence lui avait offert son amitié, il souffrait en silence. Il la tutoyait, mais, de son côté, elle avait toujours refusé d'en faire autant à son égard. Il comprenait donc que la différence d'âge avait plus d'importance pour elle que pour lui.

Soudain, un homme s'approcha. De taille moyenne, les cheveux blancs comme neige et le visage mince, il dégagait une aura de bonté. Son regard franc brillait d'intelligence. À soixante-huit ans, Léonce Labonté pratiquait toujours la médecine avec la même passion. Il posa doucement sa main sur l'épaule de Victorin en lui disant :

— Est-ce que tu pourrais m'aider? Nous allons reconduire Florence chez ses beaux-parents. Nous n'avons plus rien à faire ici. Avant, je vais les examiner, elle et son bébé, afin de m'assurer qu'elles n'ont pas de blessures.

Victorin sursauta en entendant la voix du médecin. Il se retourna vivement vers lui.

— C'est épouvantable! commenta-t-il d'une voix étranglée. Il ne reste plus rien de la maison. Tout a brûlé.

D'un geste de la main, il désigna les ruines fumantes.

— Louis et son fils sont là-dessous. Ils n'ont eu aucune chance. C'est un miracle que Florence et sa fille soient encore vivantes.

Il termina sa phrase en jetant un coup d'œil attristé vers la mère et l'enfant.

Le médecin se pencha vers Florence, l'examina avec soin et exhala enfin un soupir de soulagement; elle était indemne, l'enfant aussi. La jeune femme n'avait eu aucune réaction. Elle fixait les pompiers qui avaient éteint les flammes et qui arrosaient maintenant les restes de tout ce qui avait été sa vie durant les quatre dernières années. Victorin s'approcha d'elle et, délicatement, posa sa main sur son épaule.

— Viens avec nous. Tu ne peux pas rester ici toute la nuit, tu vas prendre froid. Donne-moi Marie, je vais la porter. Tu dois être fatiguée.

Soucieux de ne pas la brusquer, il avança avec précaution les mains vers le bébé. Dès qu'il toucha à sa fille, Florence hurla et bondit sur ses pieds, ce qui réveilla l'enfant pour de bon. Elle se mit à s'agiter et à repousser sa mère, qui tentait vainement de l'apaiser. Finalement, à bout de forces, elle laissa Victorin se saisir de l'enfant. Le médecin en profita pour la prendre solidement par la taille et l'entraîner vers sa voiture. Elle ne lui opposa aucune résistance.

Ils avaient quitté les lieux du sinistre depuis peu lorsqu'un cri puissant déchira la nuit.

— Ça y est, les gars! Je viens de trouver l'homme!

Une forme humaine méconnaissable gisait au travers des débris. Avec respect, tous les pompiers enlevèrent leur casque et firent le signe de la croix. Au même moment, le curé de la paroisse arriva sur les lieux. Ébranlé par la scène qui s'offrait à lui, il s'adressa au chef de la brigade qui répondit à ses questions en désignant d'un léger mouvement de la tête le cadavre qu'ils venaient de découvrir dans les décombres.

— Ils n'ont eu aucun moyen de s'échapper. Le feu s'est propagé à une vitesse étonnante. Heureusement qu'il n'y avait pas de vent : on n'aurait pas pu le maîtriser et toute la rue aurait pu y passer. Ces petites maisons d'ouvriers sont de vrais nids à feu. Je pense que le père a essayé de sauver son fils, mais il était trop tard. Il n'a pas eu le temps de quitter les lieux. Mes hommes l'ont retrouvé derrière la porte d'entrée. Le corps du petit garçon n'a pas encore été localisé. Nous allons continuer nos recherches.

Les derniers mots moururent sur ses lèvres. Il se détourna et repartit à grandes enjambées, laissant le prêtre prier seul pour le repos de l'âme des victimes.

Un lourd silence pesait à l'intérieur de la voiture. Assise à l'arrière, Florence cajolait doucement son enfant. La petite semblait très bien s'accommoder de cette balade improvisée; elle gazouillait sans cesse. La lueur des phares jetait des ombres dansantes sur les maisons qui défilaient tout au long de la rue Saint-Vallier. La nuit retrouvait peu à peu sa tranquillité. Les curieux avaient regagné le confort douillet de leur lit, rassurés que le malheur se soit abattu sur quelqu'un d'autre. Ils pouvaient dormir en paix encore quelques heures avant le lever du jour.

Une grande demeure en briques rouges et au toit mansardé surgit tout à coup des ténèbres. Un vieux chat noir aux prunelles dorées, lové sur une chaise d'osier située près de la porte d'entrée, fixait le firmament. Une étoile filante traversa la voûte céleste, mais, absorbés dans leurs pensées, les occupants de la voiture n'en virent rien.

Florence regardait la route devant elle. Tout lui paraissait étranger. Les maisons, les commerces, plus rien n'avait de sens. Le cri terrible que Louis avait poussé lorsqu'il avait découvert l'incendie retentissait sans cesse dans sa tête. Elle revoyait son mari, le visage empreint de terreur, la pousser rudement par la fenêtre de la chambre à coucher. Les images tournaient en boucle dans son esprit, se bouscullaient, s'emmêlaient. Elle n'avait revu ni Louis ni Pierre. Le dernier souvenir qu'elle avait de son fils était celui d'un petit garçon qui refusait d'aller au lit. Afin de le persuader d'obéir, elle lui avait promis des crêpes pour le déjeuner du

lendemain. «Je ne pourrai jamais tenir ma promesse», pensa-t-elle en caressant le duvet soyeux sur la tête de sa fille.

Elle ferma les yeux et se recueillit en imaginant qu'elle avait rêvé. «Ce n'est qu'un cauchemar! Un stupide cauchemar! Je vais me réveiller, et Louis dormira à mes côtés. Mon petit Pierre sautera dans notre lit demain matin en criant: "Debout, les paresseux!"»

Léonce conduisait lentement. Sa vision nocturne commençait à lui jouer des tours.

D'une voix à peine audible, Victorin lui demanda :

— Pourquoi est-ce qu'elle ne dit rien? Elle agit comme si elle ne réalisait pas ce qui vient de se passer.

— Elle est en état de choc, tout simplement, répondit le médecin. Cette réaction est tout à fait normale. Ce qui m'inquiète le plus, c'est le moment où elle va en sortir et où elle devra faire face à ce qui l'attend. L'avenir ne sera pas rose pour elle, lorsqu'elle se retrouvera seule avec son enfant.

— Mais elle a sa belle-famille! Les Beaudet vont sûrement s'occuper d'elle, non?

Ils venaient d'arriver à destination. Le vieil immeuble où logeait la famille Beaudet se dressait devant eux, hideux et imprégné de l'immuable odeur fétide des tanneries. Un deuxième étage avait été ajouté à la bâtisse, ce qui l'enlaidissait davantage. Partout, la peinture s'écaillait, et les marches branlantes du perron semblaient sur le point de céder. Aucune fleur, aucun arbre n'enjolivaient cet endroit sinistre. Réveillés un peu plus tôt par la sirène du camion des pompiers, les locataires s'étaient regroupés dehors. Ils regardaient tous dans la même direction, d'où leur parvenait encore une forte odeur de fumée et de bois brûlé. Léonce Labonté coupa le moteur. Dans un murmure, il répondit à Victorin :

— Je connais très peu cette famille. D'après ce que m'en ont dit les voisins, ils sont plutôt tranquilles. Elle reste à la maison, lui travaille dans une manufacture de chaussures. Louis était leur seul fils. Ils deviennent donc l'unique famille de Florence. Comme tu le sais, cette pauvre enfant a perdu ses parents alors qu'elle était très jeune. Elle a été élevée à l'orphelinat. Mais, toujours d'après les voisins, les relations ne semblent pas très bonnes entre Florence et sa belle-mère. Louis venait de temps à autre voir ses parents, mais il était toujours seul. Sa femme et ses enfants ne l'accompagnaient jamais... Bah! ce ne sont probablement que des commérages! ajouta-t-il après un temps de silence, en haussant les épaules.

Il se tourna vers l'arrière et regarda Florence qui semblait totalement indifférente à leur conversation. Il lui sourit avec gentillesse.

— Nous sommes arrivés chez les parents de ton mari. Maintenant, il faut descendre. Ils prendront soin de toi.

Victorin mit pied à terre le premier. Il ouvrit la portière arrière et tendit la main à Florence qui ignora son geste. Il lui saisit alors le bras avec douceur pour l'attirer vers lui. Docilement, elle le suivit. En redressant la tête, elle se retrouva face à face avec Alexina, sa belle-mère, qui, en les voyant apparaître, avait tout de suite deviné qu'un malheur venait de frapper. Les cheveux hirsutes, vêtue d'une robe de chambre élimée nouée à la taille, de vieilles pantoufles roses aux pieds, la femme qui se tenait devant eux n'avait rien d'amical. Son regard voyagea de l'un à l'autre pour finalement se fixer sur Florence, qui sentit ses jambes se dérober sous elle. N'eût été la poigne solide de Victorin, elle se serait écroulée par terre. Sans la quitter des yeux, Alexina demanda d'une voix rauque où perçait une note de désespoir :

— Qu'est-ce qui se passe? Où sont Louis et Pierre? Je veux les voir. Amenez-les-moi, s'il vous plaît!

— Nous ferions mieux d'entrer, lui répondit Léonce en lui indiquant la porte de l'appartement. Je vais tout vous expliquer. Nous serons mieux à l'intérieur, à l'abri des oreilles indiscrètes.

Il laissa échapper un soupir impatienté en considérant les badauds qui s'étaient agglutinés autour d'eux, décidés à ne rien perdre de la conversation; sans doute qu'elle allait nourrir les ragots de ruelles.

Alexina insista :

— Je veux voir mon fils et mon petit-fils. Vous m'entendez! Emmenez-moi là-bas!

— Ça ne sert plus à rien, madame Beudet. Je vous en prie, entrons.

Un petit homme vêtu d'une camisole et d'un pantalon de pyjama leur ouvrit la porte. Jules Beudet n'avait pas besoin de mots pour comprendre ce qui venait d'arriver à son fils et à son petit-fils. Il se colla au mur pour les laisser entrer, après quoi il s'écroula sur une chaise. Les coudes appuyés sur la table de la cuisine, il pleura sans honte et sans retenue.

Alexina regarda son mari avec une pointe de mépris. Elle n'allait pas s'abaisser à étaler sa douleur devant les autres, même si elle venait de perdre son unique fils ainsi que son seul petit-fils. Il ne lui restait maintenant que trois filles, dont la plus jeune, Charlotte, était âgée de douze ans à peine. Louis était l'aîné de la famille. C'était aussi son préféré. Ce n'était pas une mauviette comme son père. Il lui ressemblait, à elle, avec son visage carré, ses yeux et ses cheveux noirs comme du jais. Il était beau et fort, savait se défendre, n'avait jamais perdu une bataille contre les petits voyous du quartier.

Son fils était sa fierté, son petit garçon à elle jusqu'au jour maudit où il avait fait la connaissance de l'orpheline.

Alexina avait essayé par tous les moyens de les séparer, mais la fille avait gagné : elle lui avait volé son fils. Florence aurait dû mourir dans l'incendie, pas son Louis. Elle allait lui faire payer sa chance. Jamais elle ne lui pardonnerait d'avoir survécu.

Alexina sursauta lorsque la voix forte du médecin la ramena à la réalité.

— Madame Beaudet, j'ai examiné votre bru et elle n'a aucune blessure, du moins physiquement. Elle est très secouée par les événements. Il lui faudra beaucoup d'aide et de compassion pour se remettre de la terrible perte qu'elle vient de subir.

Devant le visage froid et fermé d'Alexina, il se permit d'ajouter :

— Vous aussi avez perdu votre fils et votre petit-fils dans ce terrible incendie; vous êtes donc la mieux placée pour comprendre sa douleur. En vous épaulant mutuellement, vous serez deux fois plus fortes pour vous relever de ce tragique événement. Je vais lui donner un léger somnifère pour qu'elle dorme un peu. Elle aura aussi besoin de quelqu'un pour s'occuper du bébé le temps qu'elle récupère.

Les dents serrées, Alexina écoutait les recommandations du médecin. Elle n'avait qu'une hâte, qu'ils disparaissent tous afin de pouvoir se débarrasser de l'horrible souffrance qui lui tordait les entrailles. Elle voulait se retrouver toute seule, car elle sentait sa façade de froideur l'abandonner progressivement. D'une voix forte, elle s'adressa à la petite silhouette silencieuse tapie derrière la porte de la chambre des filles.

— Charlotte! Occupe-toi de préparer un lit pour... pour elle!

Elle désigna Florence d'un geste sec du menton. Assise sur le vieux canapé usé, la jeune femme était demeurée silencieuse depuis son arrivée. Victorin se tenait debout derrière elle, les bras croisés sur sa large poitrine. Il connaissait très peu Alexina. Tout ce qu'il en savait lui avait été raconté par son fils Louis alors qu'il était son employé. Il parlait de sa mère comme d'un être autoritaire qui imposait sa loi à toute la maisonnée. Mais, là, il ne savait que penser de son attitude. Une étrange impression le tenaillait, comme une menace qu'il n'arrivait pas à expliquer.

Il posa sa main sur l'épaule de Florence, qui sursauta à son contact. Elle leva les yeux vers lui; dans son regard il crut discerner un appel au secours. Au même instant, Charlotte s'approcha silencieusement d'eux et prit le bébé. Florence ne fit aucun geste pour l'en empêcher. L'ombre d'un sourire se dessina même sur ses lèvres. La petite fille s'adressa à sa belle-sœur d'une voix très chaleureuse.

— Viens, Florence. Je vais te préparer un lit à côté du mien. Il faut que tu te reposes. Moi, je vais prendre soin de Marie. Elle est toute mouillée. Je vais la changer de couche.

Tout le monde réalisa en même temps le terrible dénuement dans lequel cette mère et son enfant se trouvaient. Tout ce qu'il leur restait, c'étaient les vêtements qu'elles portaient. Ne sachant que faire, Charlotte quêtait de l'aide en regardant sa mère d'un air suppliant. Sans un mot, Alexina leur tourna le dos. Elle disparut au bout du couloir et on entendit une porte claquer derrière elle. Marie se mit à pleurer. Très vite, elle devint inconsolable. Silencieux comme une ombre, Jules s'approcha de sa fille et lui prit l'enfant. Il se tourna vers le médecin et lui dit d'une voix tremblante :

— Ne vous inquiétez pas, nous allons bien prendre soin d'elles. Ma femme est bouleversée, vous comprenez? Avec ce qui vient d'arriver, elle n'est plus elle-même.

À Charlotte, il demanda gentiment :

— Va chercher des serviettes, ma chérie. Nous allons nous débrouiller avec ce que nous avons. Dès que les magasins seront ouverts, j'irai acheter des couches.

N'écoutant que sa grande générosité, Victorin offrit son aide à Jules.

— J'ai tout ce qu'il faut au magasin. En fin d'avant-midi, je viendrai vous livrer le tout. Je vais apporter aussi des vêtements pour Florence. Ma vendeuse, madame Lulu, connaît ses goûts et... ses particularités.

Il toussota pour se libérer du léger malaise qui l'envahissait en imaginant ce que ces particularités représentaient.

— Es-tu prêt, Victorin? Je pense que nous n'avons plus rien à faire ici. J'aimerais pouvoir prendre quelques heures de sommeil, car j'ai une grosse journée qui m'attend à l'hôpital. En début de soirée, je reviendrai voir comment va Florence.

Léonce Labonté leva son chapeau et salua Jules, qui s'acharnait sur une épingle de nourrice récalcitrante. En compagnie de Victorin, il franchit la porte en traînant le pas. Vraiment, il éprouvait de plus en plus les effets de l'âge. Il se fatiguait plus vite, et les dérangements en pleine nuit ne lui étaient plus indifférents. En outre, le cas de Florence l'inquiétait plus qu'il ne le laissait voir. Il avait connu sa mère, qui ne s'était jamais relevée d'une profonde dépression après la mort de son mari. Elle avait fini par se suicider. Il avait manqué de vigilance et il se l'était toujours reproché. Cette fois, il allait faire tout ce qui était possible pour tirer Florence de sa torpeur. Cette enfant avait assez souffert par

sa faute, elle qui s'était retrouvée toute seule, sans aucune famille. Âgée de huit ans seulement, elle avait été confiée à l'orphelinat d'Youville, où les sœurs de la Charité s'étaient chargées de son instruction et de son éducation. À seize ans, elle avait été placée comme bonne dans une riche famille de la haute-ville. Deux ans plus tard, elle épousait Louis Beaudet. Aujourd'hui, elle se retrouvait seule à nouveau, avec en prime une enfant sur les bras.

— Comment cela va-t-il finir, mon Dieu? marmonna-t-il entre ses dents.

Il offrit à son compagnon de le raccompagner chez lui, mais Victorin refusa.

— Je pense que je vais marcher un peu. J'ai besoin d'air après avoir respiré autant de fumée. Le jour va se lever bientôt. Je n'ai aucune envie d'aller dormir. Dès que madame Lulu sera là, je vais lui demander de préparer tout ce qu'il faut pour Florence et son bébé.

Le vieux médecin le regarda avec empathie. Il y avait bien longtemps qu'il avait percé à jour le secret de son jeune ami. Il le connaissait depuis son premier souffle de vie. Il avait accouché sa mère trente-six ans auparavant et il avait été le premier à le prendre dans ses bras. Ses sentiments pour Florence transparaissaient dans chacune de ses paroles. Il avait beau essayer de les cacher, rien n'échappait à un fin renard comme lui.

— Tu salueras madame Lulu de ma part. Dis-lui que je vais passer bientôt.

Sans ajouter un mot, les deux hommes se séparèrent. Chacun partit de son côté.